



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°III—LES DIX LÉPREUX ET FÊTE DE LA SAINTE RENCONTRE COMPLÉMENT 2022

Le présent feuillet complète le feuillet N° 57 de l'année 2021
pour la Fête de la Sainte Rencontre



Homélie du P. Boris Bobrinsky Les Dix Lépreux

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Nous venons d'entendre le récit d'un miracle, et ce récit nous le connaissons bien, la vérité ou la morale qu'il contient semble assez banale. Il y a un sens flagrant d'ingratitude de neuf des dix lépreux qui trouvèrent la guérison par la parole de Jésus. Récit banal qui s'applique à notre existence, bien sûr, à tous, toujours. Lorsque l'Église prie en action de grâce afin de remercier pour un bienfait, elle rappelle toujours cet évangile pour que nous

réapprenions à dire merci au Seigneur.

Dire merci est une chose nécessaire, on nous l'apprend dans notre vie humaine depuis la plus tendre enfance. Et savoir dire merci, c'est peut-être garder dans son cœur, dans sa vie, une sorte de fraîcheur et de jeunesse, que quelquefois nous perdons.

Si on approfondit le récit d'aujourd'hui, on peut se demander comment il se fait que sur les dix lépreux, neuf, donc les 9/10e, ne sont pas retournés remercier le Seigneur, et que les neuf étaient précisément des Juifs, tandis que le seul qui rendit grâce était samaritain. La proportion est énorme et le sens n'en vient pas tout seul. Pourquoi ces neuf Juifs ne pensèrent pas ou refusèrent-ils de retourner vers Jésus ? Quelle pouvait être la cause profonde de cette ingratitude ? Peut-être étaient-ils pressés de s'en aller, n'ayant pas le temps, voulant aller de l'avant ? Remercier, c'est toujours marquer un point d'arrêt. On n'a pas le temps de remercier. Peut-être avaient-ils peur ? Sans doute ne voulaient-ils pas s'engager de manière trop précise vis-à-vis de ce rabbi, même s'il les avait guéris, parce qu'ils seraient compromis par son enseignement, par sa prétention d'être le Messie, le Fils de Dieu. Aussi était-il préférable de se garder à distance de Lui ? Tout cela nous pouvons le supputer, l'Évangile n'en parle pas.

Mais si on situe ce récit dans le contexte général de l'Évangile de Luc, on voit que ce texte n'est pas isolé et que l'ingratitude des Juifs comme l'ouverture et la fraîcheur de cœur des Samaritains ne sont pas exceptionnelles.

Il y a aussi le récit du Bon Samaritain qui, lui, a été le seul, en comparaison du prêtre et du Lévite, à faire miséricorde, c'est-à-dire aussi à avoir le cœur ouvert, ouvert envers Dieu, envers la souffrance et les besoins des hommes. Il y a analogie, je crois, entre le récit d'aujourd'hui et celui de la guérison des dix lépreux, entre la reconnaissance du

lépreux samaritain et la miséricorde du Samaritain devant l'homme blessé.

Dans les deux cas, c'est le mystère du Christ qui se révèle à nous comme la clé de ces épisodes : le bon Samaritain est le Christ qui prend sur lui nos souffrances, nos maladies, qui charge sur ses épaules la brebis égarée, c'est-à-dire l'humanité souffrante, qui l'amène vers la maison du Père.

Il y a encore une question qui me vient à l'esprit. N'y a-t-il pas ici quelque chose de troublant dans le fait qu'étant juif, ou prêtre et lévite, le cœur se ferme ? Ce récit ne se rapporte-t-il pas aussi à notre existence de prêtre, de lévite, c'est-à-dire de serviteur de la maison de Dieu, à l'existence de chacun de nous ? Nous sommes chrétiens, nous appartenons au nouvel Israël, à l'Église, et il y a parfois des contradictions entre notre statut de chrétien et le fait que notre cœur se ferme. Si notre vie n'est pas stimulée et approfondie par une recherche constante du Seigneur au plus profond de notre cœur, notre vie chrétienne risque de devenir pour chacun de nous sans exception un contre-témoignage de l'amour de Dieu que nous ne sommes plus capables de respecter, de transmettre, alors que nous nous refermons, voulant peut-être le garder pour nous.

Cette ingratitude des neuf lépreux ne serait-elle pas le symbole du fait que plus nous approchons de la maison de Dieu, plus nous pénétrons à l'intérieur du sanctuaire (quand nous disons maison de Dieu et sanctuaire, ce n'est pas en renvoyant à la vie et l'existence du prêtre mais à chacun de nous lorsque nous nous approchons de la Sainte Eucharistie), si notre cœur n'est pas préparé et si nous ne cherchons pas à rallumer en nous préalablement à la communion eucharistique la flamme de l'amour de Dieu, de la reconnaissance envers le Seigneur, de sa miséricorde, quelque chose en nous se ferme et s'éteint. C'est ainsi que souvent les Chrétiens sont eux-mêmes contre-témoignage de la foi, de la vie et de l'amour de Dieu dans le monde. Cette parole peut sembler dure mais il faut la voir en face, justement dans cette lecture de l'Évangile d'aujourd'hui. Le Seigneur ne ménage pas ses mots et il nous enseigne des vérités qui sont dures mais qui sont nécessaires parce qu'elles nous éveillent de notre léthargie, de notre contentement de soi, de notre illusion que nous sommes bien en route, bien en marche, en sécurité dans la maison de Dieu.

La maison de Dieu dans laquelle nous sommes en sécurité, nous devons encore y rentrer et y demeurer, et garder en nous cette grâce de Dieu qui nous rajeunit, sans quoi nous risquons de perdre ou de laisser s'affadir cette fraîcheur, cette capacité de s'émerveiller devant ce que nous voyons, de s'émerveiller devant la joie, la beauté, de compatir à la souffrance de l'autre, de dire aussi merci les uns aux autres, et tous ensemble au Seigneur.

Tel est le sens, je crois, de cet évangile qui nous introduit à la vraie participation à l'eucharistie, qui est un merci non seulement du bout des lèvres, non seulement le merci d'une communauté, mais le merci de chacun de nous à chaque instant du plus profond de notre vie au Seigneur, parce qu'il nous aime et parce qu'il nous appelle à Lui pour la vie éternelle.

Amen.

Le numéro 275 de **Contacts** est consacré à
"Un grand pasteur et théologien le Père Boris Bobrinskoy (1925-2020)"
Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes
Site de la revue : <http://revue-contacts.com> • Courriel : postmaster@revue-contacts.com



**Homélie du P. Placide Deseille
pour le XII^e Dimanche de Luc 2003
Les dix lépreux**

Dans la parabole du bon Samaritain, le Seigneur racontait comment le prêtre et le lévite étaient passés, sans s'arrêter, auprès de ce pauvre homme qui gisait au bord de la route, et comment ce fut un Samaritain qui se montra miséricordieux.

Le prêtre et le lévite avaient oublié que Dieu préfère la miséricorde au sacrifice. Et aujourd'hui, dans ce récit évangélique de la guérison des dix lépreux (Lc 17, 11-19), nous voyons encore que c'est un étranger qui vient remercier le Seigneur. Les neuf autres n'ont pas le sens de la gratuité. En quelque sorte, ils considéraient que cette guérison leur était due. Ils n'ont pas le sens de la reconnaissance, ils ne remercient pas le Seigneur. Sans aucun doute, sur les lèvres du Seigneur, l'attitude des neuf lépreux, comme celle du prêtre et du lévite de la parabole du bon Samaritain, évoquait le refus des chefs du peuple d'Israël de reconnaître en lui le Messie. Ce sont des Samaritains, des étrangers qui l'ont accueilli.

Mais ce récit évangélique, comme la parabole du bon Samaritain, contient un enseignement beaucoup plus universel, qui concerne chacun d'entre nous. Aujourd'hui, proclamé dans l'église, ce récit évangélique des dix lépreux nous rappelle l'importance de l'action de grâces dans notre vie chrétienne. Tout est grâce pour le chrétien. L'économie nouvelle n'est plus un échange entre Dieu et l'homme, n'est plus une alliance où la réciprocité est essentielle: l'homme n'a plus à accomplir une loi pour qu'en échange Dieu lui accorde sa grâce. Non, la grâce de Dieu, c'est vraiment un don gratuit, qui, à cause de cela, se manifeste véritablement comme une merveille de miséricorde, une merveille de l'amour de Dieu.

Si nous sommes justifiés, si nous sommes sauvés, ce n'est pas en vertu de nos mérites, ce n'est pas qu'il y aurait en nous quelque chose d'aimable ou qui mériterait en quoi que ce soit le don de Dieu. Ce don de Dieu est pure gratuité. C'est à cause de cela que l'action de grâces, une action de grâces émerveillée, doit jaillir de notre cœur. Trop souvent nous considérons que notre vie chrétienne et les dons de Dieu sont quelque chose de normal, qui va de soi, quelque chose dont nous ne pensons plus à nous émerveiller. Nous savons demander, nous savons dire « Kyrie éléison », nous savons dire « Seigneur, aie pitié », nous savons dire: « Seigneur, accorde-nous ceci ou cela », mais nous ne savons pas remercier, nous ne savons pas rendre grâces à Dieu. Finalement, nous ne savons pas assez nous émerveiller devant les dons de Dieu. Le Seigneur disait à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu » (Jn 4, 10). Oui, nous ne savons pas ce qu'est ce don de la vie divine elle-même, qui nous est communiquée par le Seigneur. Nous ne réalisons pas quelle est la splendeur de la vie chrétienne, combien notre âme est élevée au-dessus de toutes les réalités purement terrestres. Apprenons à dire dans notre cœur, en toutes circonstances, « Gloire à toi, Seigneur! Gloire à toi! »

Les grands auteurs spirituels syriens, notamment saint Isaac, qui ont vécu surtout entre le septième siècle et le neuvième siècle, faisaient une grande place dans leur doctrine spirituelle à l'émerveillement. Émerveillement qui pouvait confiner à une sorte d'extase; les grâces de prière les plus élevées, pour ces auteurs syriens, sont des grâces d'émerveillement devant la manifestation de Dieu : « Le Seigneur est Dieu et il nous est apparu! » À travers tous ses dons, c'est le visage de notre Père céleste, ce visage de gloire, ce visage de gloire et d'amour en même temps, qui se manifeste, et

nous devrions avoir les yeux du cœur assez ouverts, nous devrions avoir notre regard intérieur assez éveillé pour, tout au long de notre vie, découvrir et contempler ces merveilles de l'amour de Dieu, ces merveilles de sa miséricorde, cette merveille qu'est la vie intime, la joie infinie et éternelle des trois personnes de la Sainte-Trinité, et vivre dans cette louange et dans cette action de grâces qui doivent être comme l'atmosphère continue de la vie du chrétien.

Un exégète contemporain du Nouveau Testament disait que l'action de grâces et la louange sont les catégories fondamentales de la morale chrétienne, qui n'est pas simplement une morale, mais qui est vraiment une vie nouvelle reçue du Christ ressuscité, qui est véritablement une entrée dans le mystère de Dieu.

Oui, que l'Esprit-Saint, à l'occasion de la lecture de cet évangile, qui, si opportunément, nous rappelle l'importance de l'action de grâces, ouvre notre cœur et nous permette de découvrir ces merveilles qui s'accomplissent chaque jour pour nous, ces dons de Dieu dont nous bénéficions à chaque instant de notre vie et dont nous n'avons vraiment pas assez conscience. Puissions-nous faire jaillir de notre cœur à tout instant non seulement la prière du publicain, Seigneur, aie pitié de moi, pécheur, mais aussi l'action de grâces du lépreux guéri, l'expression de sa reconnaissance émerveillée devant l'amour du Père, qui se manifeste à nous à travers les dons du Christ et de l'Esprit-Saint, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE RENCONTRE



Homélie du P. Boris Bobrinsky pour la Fête de la Sainte Rencontre 1986

La Sainte Rencontre (Lc 2 2-40)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Cette fête de la Sainte Rencontre s'appelle aussi Présentation au Temple de Jésus. Selon les prescriptions judaïques, on portait au Temple les enfants au huitième jour et au quarantième jour de leur naissance. Ce geste rappelle l'évènement historique de la consécration des premiers-nés mâles d'Israël pour échapper au glaive de l'Ange exterminateur, lors du départ d'Égypte. Depuis on marquait le premier nouveau-né mâle d'une bénédiction spéciale en l'introduisant au Temple. L'Église a hérité du judaïsme cette période quarante jours pendant laquelle des prières sont dites pour l'enfant nouveau-né.

Ce moment de présentation, je dirais même d'offrande, de l'enfant divin au Temple a un sens symbolique et spirituel profond. Car apporter au Temple signifie offrir à Dieu pour toujours. Or l'enfant était repris par ses parents. Il s'opérait donc une sorte de substitution que le Seigneur lui-même indique de faire. Au lieu de l'enfant, au lieu d'un sacrifice humain, le Seigneur ordonne d'offrir un agneau mâle, sans tache, ou bien deux tourterelles, ou deux colombes, comme il est dit dans l'Évangile. Ainsi l'offrande est agréée par Dieu et la bénédiction de Dieu revient sur celui qui est présenté et ensuite repris par ses parents.

Il faut souligner que ce qui n'était que figure dans l'Ancienne Alliance devient réalité pour tous les temps et pour tous les lieux avec l'Incarnation. L'offrande de Jésus a valeur absolue. Elle révèle la loi de la relation de Dieu et de l'homme. Une loi d'amour, parce

que Dieu nous aime. « *Dieu a tant aimé le monde, dit l'évangile de Jean, qu'il a envoyé son Fils unique* » (Jn 3,16). Dieu a offert ce qu'il avait de plus précieux. Figure aussi de cet amour et annonce de ce qui devait se faire de manière concrète, sacrifice d'Isaac par Abraham dans l'obéissance à Dieu.

Quand Dieu offre son Fils, il offre ce qui est à Lui et ce qui lui revient. C'est pourquoi nous pouvons rapporter les paroles de l'Eucharistie au geste de Marie et de Joseph présentant Jésus au Temple : « *Ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout.* » C'est une offrande parfaite et en même temps l'annonce du sacrifice rédempteur de Jésus. Jésus est offert à Dieu et il lui appartient dorénavant. Il le rappellera à ses parents lorsqu'ils le retrouveront au Temple justement, à l'âge de 12 ans : « *Ne savez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ?* » (Lc 2,49). Marie ne fait que rendre à Dieu ce qui lui appartient, ne fait qu'inaugurer le mouvement d'offrande qui est celui de Jésus lui-même au cours toute son existence. Chaque instant de sa prière, chaque respiration, chaque battement du cœur de Jésus est une offrande constante au Père. Il est entièrement tourné vers lui sans jamais regarder en arrière. C'est ainsi qu'il accomplit la volonté entière et totale du Père « *qui a tant aimé le monde* ». C'est dans cette unité avec le Père que Jésus vient vers nous, abandonnant pour ainsi dire les demeures célestes, se défaisant de sa gloire divine et acceptant de se livrer, selon la volonté du Père.

Une parole de l'Épître aux Hébreux (Hb 10, 5-10) cite un verset de psaume en le rapportant au Christ : « *C'est pourquoi le Christ en entrant dans le monde dit : tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande* ». Les sacrifices de l'ancienne Alliance ne peuvent opérer véritablement la sanctification. Ils accordent une purification des péchés, mais une purification provisoire et le péché revient toujours. Ces sacrifices sont continuellement à refaire. Dans certains psaumes, Dieu dit : « *J'en ai assez de vos sacrifices et j'ai la nausée de la fumée de vos viandes qui brûlent et montent vers moi* ». Lorsque ces sacrifices ne s'accompagnent pas d'un cœur pur, d'un cœur rempli d'amour, ils n'atteignent pas Dieu, comme le sacrifice de Caïn ne montait pas vers Dieu.

Voilà pourquoi le Christ refuse sacrifice et offrande. « *Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as demandé ni holocauste, ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit voici je viens accomplir, mon Dieu, ta volonté* » (Ps 39, 7-9). C'est une parole éternelle qui résonne dans ce texte, une parole qui traverse les cieux, comme un murmure que le Fils murmure en réponse à son Père qui l'envoie dans le monde : « *Voici, je viens pour faire ta volonté.* »

Aujourd'hui, jour de la Présentation au Temple, cette parole est aussi présente. Bien sûr, humainement, Jésus n'est pas encore conscient, mais la réalité divine en lui nourrit sa conscience humaine d'une manière mystérieuse, de sorte que sa conscience humaine est toujours orientée, animée par son union hypostatique totale avec le Père. « *Voici, je viens pour faire ta volonté.* » Chaque souffle de Jésus sera d'une manière ou d'une autre, un oui au Père, une offrande permanente au Père qui culminera dans le sacrifice de la Croix.

Pour nous le baptême est une offrande de notre personne à Dieu. Lorsque nous disons "oui" au baptême, lorsqu'on introduit les nouveaux baptisés dans le sanctuaire, c'est toujours une offrande à Dieu. Depuis, nous appartenons, tous, au Seigneur. Nous devons le comprendre et l'accepter sans réserve. Notre moi tout entier, notre existence, nos désirs, nos besoins, tout appartient au Seigneur, tout doit être illuminé, béni par la présence de l'Esprit Saint. Cela signifie que nous ne devons pas craindre de nous offrir, dans nos joies et dans nos peines, dans nos certitudes et dans nos incertitudes ; nous ne devons pas craindre d'offrir nos enfants, tous ceux que nous aimons et ceux que nous

aimons moins au Seigneur et mettre tout dans le creuset de son amour. Parce que de là s'écoule sur ceux qui sont offerts, comme sur le pain et le vin de l'Eucharistie qui sont offerts, la grâce puissante de l'Esprit qui transforme le pain et le vin ordinaires en Corps et en Sang du Christ. De même, nous tous qui offrons au Seigneur dans cette eucharistie et dans la prière que « *nous offrons les uns les autres et toute notre vie au Christ notre Dieu* », – comme le dit le diacre à la fin de toute litanie – nous sommes bénis et transformés par la grâce du Saint-Esprit. Il faut mettre en pratique les mots de cette prière, particulièrement lorsque nous avons des difficultés, des deuils, des tristesses, incertitudes ou soucis. Nous devons confier totalement nos angoisses et nos larmes au Seigneur pour qu'Il fasse descendre son Esprit sur eux. Alors dans le sentiment que nous ne sommes pas seuls dans le monde et que nous nous tenons dans les mains aimantes de Dieu, les cieux s'éclairent, les nuages se dissipent, la lumière revient avec la paix et la joie.

C'est pourquoi la fête d'aujourd'hui est pour nous source d'une grande joie. La joie de comprendre que ce que nous offrons au Seigneur ne résulte pas pour nous en une privation, en une mutilation de ce que nous avons de plus cher ni même en un sacrifice pour apaiser un Dieu courroucé, mais qu'au contraire ce que nous offrons nous revient béni et transformé. Car Dieu est un Dieu d'amour et l'offrande qu'il attend est celle de notre cœur. Avec ce geste simple et de chaque instant, la grâce de Dieu nous pénètre, nous fortifie et nous rend capables de rayonner autour de nous la béatitude des enfants de Dieu. Dieu nous donne à nous tous d'être ainsi offerts et d'offrir à Dieu ce qui est à lui et qui vient de lui.

Amen.



Homélie du P. Placide Deseille pour la Fête de la Sainte Rencontre 2004

La Sainte Rencontre et le Cantique des Cantiques

Alors que nous sommes déjà entrés dans le temps du Triode qui prépare la fête de Pâques à travers tout le carême qui commencera bientôt, la fête de la Sainte Rencontre, que nous célébrons aujourd'hui, est comme un dernier rappel du temps de Noël. Cette fête produit une sorte de compénétration, je dirais, de ces deux temps liturgiques; cela nous montre combien l'année liturgique est faite, non pas d'une simple succession des fêtes, mais qu'il y a une sorte de compénétration entre tous ces temps liturgiques. Et la fête d'aujourd'hui doit être particulièrement chère à nos cœurs.

La fête de la Sainte Rencontre exprime la rencontre du peuple d'Israël et du Seigneur. Non pas, hélas ! de tout le peuple d'Israël, mais de ce reste d'Israël qu'annonçaient les prophètes. De ce reste composé des pauvres d'Israël, ces pauvres qui sont aujourd'hui: la Vierge Marie, Mère de Dieu, saint Joseph, les vieillards Syméon et Anne. Oui, ces pauvres d'Israël sont vraiment, peut-on dire, le noyau primitif de l'Église. C'est par eux que se réalise la soudure entre l'ancien Israël, dont une grande partie, malheureusement, ne va pas recevoir le Seigneur, – « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11).– Mais ce n'est pas tout Israël qui l'a refusé, loin de là ! Et ces pauvres d'Israël que nous contemplons aujourd'hui, l'accueillent de toute leur âme.

Cette scène a été représentée de différentes façons par les iconographes. C'est

toujours le même thème qui est reproduit, mais tantôt l'Enfant Jésus est représenté encore dans les bras de la Mère de Dieu, tantôt dans les mains de Syméon. Il y a même des icônes où l'Enfant se serre contre sa Mère, comme s'il avait un peu peur d'être saisi par Syméon ! Ou plutôt, parce qu'il entrevoyait la Croix, qui se dressait au terme de cette Rencontre. Il y en a d'autres qui représentent l'Enfant Jésus, déjà dans les bras de Syméon, serré contre son cœur; c'est celle, je crois, qui peut toucher le plus notre cœur. Il en est une de ce genre, en particulier, une très belle icône, qu'une de nos fidèles a reproduite il n'y a pas très longtemps pour notre monastère, qui représente l'Enfant Jésus dans les bras de Syméon, avec l'attitude que l'Enfant Jésus a dans les icônes de la Vierge de Tendresse, se serrant contre Syméon. Cette icône illustre à merveille, me semble-t-il, une très belle homélie qui a été composée par un auteur cistercien de notre Moyen-Âge français. Une homélie où cet auteur, pénétré de la pensée d'Origène et de la grande tradition de l'exégèse patristique, contemplant la scène de la Sainte Rencontre en projetant sur elle les images du Cantique des Cantiques dont les moines de cette époque aimaient tant nourrir leur contemplation. Cet auteur voit dans l'Enfant Jésus se serrant sur la poitrine de Syméon, ce « sachet de myrrhe » dont parle le Cantique (cf. Cant. 1, 3), ce sachet parfumé qui n'était autre que le Bien-Aimé lui-même, que la bien-aimée du Cantique serrait contre sa poitrine. Et cet auteur, considérant le Nom même de « Christ », qui signifie: « Celui qui a reçu l'onction », « Celui qui est rempli de l'onction du Saint-Esprit », lequel est vraiment « l'onction répandue sur Lui », une onction qui n'est plus simplement faite d'une huile parfumée matérielle mais qui était l'énergie divine créée de la Divinité, cet auteur, dis-je, écrit que « portant ainsi le Christ dans ses bras, Syméon recevait cette onction en lui-même », Et il rapprochait cela d'un autre verset du Cantique où il est dit: « Ton Nom est comme une huile qui s'épanche (Cant. 1, 3). » Et dans cette huile, il voyait l'énergie de l'Esprit-Saint dont l'Enfant Jésus était pénétré et qui, de Lui, s'épanchait dans le cœur de Syméon et sur tout son être, faisant de lui, pourrait-on dire, le premier des pères théophores, des pères qui ont porté le Christ, non pas simplement dans leurs bras, mais dans leur cœur. Et cet auteur revenait alors à un autre verset du Cantique des Cantiques, où c'est la bien-aimée qui parle et dit: « Mon âme s'est liquéfiée quand le Bien-Aimé reposait ainsi sur mon cœur ». Il comprenait que, de même que le Christ, en quelque sorte, se liquéfiait et se répandait à travers cette onction, à travers cette effusion de l'huile de l'Esprit-Saint, dans le cœur de Syméon, le cœur de Syméon se liquéfiait lui aussi. Car, à ce contact, tout ce qui pouvait rester en lui du vieil homme, fondait en quelque sorte, perdait sa consistance, perdait tout ce qui pouvait s'opposer à cette fusion avec le Christ, avec cette onction qu'est le Christ. Oui, nous pouvons contempler, dans la scène de la Sainte Rencontre ce « merveilleux échange » entre le Christ et l'homme, entre le Verbe qui est devenu homme, et l'homme, pour que l'homme devienne Dieu, pour que l'homme devienne non seulement théophore, porteur-de-Dieu, mais pour qu'il se transforme lui-même en Christ, que le Christ vive pleinement en lui. C'est tout cela, le sens de la Sainte Rencontre, tel qu'un moine latin du XIIe siècle le comprenait, d'une façon qu'aucun Père grec n'aurait désavouée.

Eh bien, qu'aujourd'hui, cette onction qu'est le Christ, pénètre véritablement dans notre cœur. Qu'elle liquéfie notre moi, qu'elle nous illumine, comme ces cierges que nous portons cette nuit, lors de la procession de la litie, pour signifier justement que nous sommes, nous aussi, appelés à devenir des porte-Christ, que nous sommes appelés, nous aussi, à porter cette lumière, non plus seulement dans nos mains, mais dans nos cœurs. Qu'elle nous illumine pleinement, à la gloire du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

La Couronne bénie de l'année liturgique

Sont à retrouver sur les sites • du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

et du Monastère Saint-Antoine • <https://monasteresaintoaine.fr/>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos